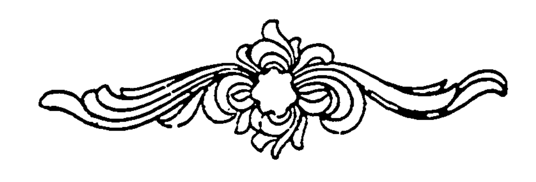
ESSAI DE MONOGRAPHIE FAMILIALE

Zéphirin Paquet

Sa Famille

Sa Vie

Son Oeuvre



QUÉBEC
1927

CHAPITRE VIII

Vers l'avenir

Joseph Paquet laissait à sa mort un domaine de 180 arpents en superficie. Il y avait là assez d'espace pour exercer l'activité d'un homme et cependant, François, en héritant du bien paternel résolut de l'agrandir encore : " Chaque homme, disait-il, doit gagner sa terre. " — Autant par son labeur personnel que grâce aux libéralités de son frère Zéphirin, il gagna la sienne, puisque après une vie toute entière usée dans les sillons et sur les chaumes, il léguait à son fils, un autre Joseph Paquet, 340 arpents[1].

Le petit-fils de Joseph Paquet ne pouvait que marcher sur les brisées paternelles. Grâce à son intelligente activité, le bien familial s'est encore amélioré tout en doublant d'étendue. Aujourd'hui à l'âge de soixante-huit ans, Joseph Paquet peut étendre avec fierté sa main vers ses terres et nous dire : " Il y a là près de 600 arpents dont 400 en culture. Sur ce bien, j'établirai mes fils. "

En admirant le geste nous regardions les champs, les prés, les bois et nous ne pouvions nous empêcher de nous écrier : " Non, la terre n'est pas un capital mort, du moins pour tout propriétaire qui a une tête et des bras et qui la comprend. Son sein est fécond : il se réveille tous les printemps et, chaque automne, rend au centuple la graine et le tubercule qu'on lui a confiés. "

---

1 Donation, François Paquet à Joseph Paquet, son fils, 23 novembre 1893.

De nos jours surtout, la terre n'est pas, ne doit pas rester un capital mort. Nos instruments aratoires décuplent la puissance de l'homme, la production doit augmenter d'autant. La science agricole, elle aussi, sort des écoles et gagne les *rangs ;* par ses conférences, ses tracts, ses avis mensuels, elle bat en brèche la routine et l'indolence.

Mais quelque utile que soit la science agricole, elle est d'elle-même stérile. La fécondité vient des bras. Un travail ordonné peut seul enrichir le cultivateur. Qui de nous n'a vu deux prairies voisines, l'une pleine de renoncules, de marguerites ou de pissenlits avec çà et là quelques maigres brins d'herbe ; l'autre où le mil pousse droit à pleine clôture sans une tache blanche ni jaune. Ce que ce champ donne, l'autre pourrait le donner ; mais la charrue ne marche pas toute seule, il faut des chevaux en avant et un homme en arrière.

Quand, aujourd'hui, on contemple le bien acheté jadis par Joseph Paquet et, qu'au lieu de bois et de savane, on a devant soi 150 arpents sans une pierre ni une souche sectionnés en carrés d'avoine et de maïs, de sarrasin et de pommes de terre, de légumes de toutes sortes et de prairies herbeuses. si unies qu'un amateur d'automobile pourrait y faire du trente milles à l'heure on reste émerveillé devant tant de travail et tant de progrès accomplis. Vraiment les Paquet se sont emparés du sol. Ils l'ont maîtrisé : il leur obéit et donne volontiers ce qu'on lui demande.

Comme Maurice au Bourg-Royal, Joseph, à Capsa, fut un défricheur infatigable ; son fils, François. continua l'œuvre et Joseph, le propriétaire actuel, organisa la culture, si bien qu'aujourd'hui le domaine des Paquet est l'un des plus beaux de l'endroit.

Une idée semble guider M. Joseph Paquet dans l'exploitation de ses terres : le travail collectif et familial base de plus grande prospérité. Une seule tête dirige, celle du père. Les fils, à mesure que leurs bras sont assez forts, s'exercent successivement à tous les travaux : ils soignent les bêtes, tiennent la charrue, sèment et fauchent sous l'œil paternel, qui contrôle leurs efforts. Mais il y a des besognes communes auxquelles tout le monde est appelé, même les filles de la maison. On sarcle en famille, on éclaircit les jeunes légumes en famille, on sème et récolte les pommes de terre en famille. En famille, on fane et l'on récolte ; en famille, les blés et les avoines sont battus, vannés et mis en grange. Ce travail collectif est plus encourageant, plus productif aussi. L'exemple de chacun entraîne, point d'hésitations, point de pertes de temps ; le frère aide son frère, et le travail particulier concourt au bien général.

En dehors de ces travaux communs commandés par la saison, la culture et l'élevage occupent particulièrement les garçons. Les grandes filles elles aussi, travaillent. Auxiliaires attitrées de la mère, elles s'exercent aux travaux du ménage. A tour de rôle, elles sont cuisinières, couturières, fermières. Elles tondent les moutons, cardent la laine, la teignent et la filent. Elles récoltent le lin, et en retirent la filasse qu'elles mettent en bobines. Entre leurs doigts le tricot ne chaume pas. La machine à coudre est toujours en mouvement, confectionnant des habits pour les hommes, des robes pour les filles. Quand la neige d'hiver endort la terre et qu'on préfère aux bises froides qui soufflent sur les chemins la chaude atmosphère de l'intérieur il n'est pas rare de voir dans la demeure

de M. Paquet l'une ou l'autre des demoiselles plus assidue au vieux métier de l'arrière-grand'mère. C'est que la jeune fille songe à l'avenir. Serviettes, nappes, draps, tout son trousseau de fiancée, elle tient à le confectionner elle-même. Elle y met toute son attention, tout son savoir-faire. Aussi telles de ces pièces sont d'un fini, d'une perfection achevée.

Il y a quelques années l'une des filles de M. Paquet mit à l'exposition du Comté une de ces grandes nappes aux bords travaillés au *fil tiré*. Elle remporta le premier prix et de plus un prix extra. Des connaisseurs voulurent l'acheter gros argent. La fille consulta le père. — " Non, non, répondit celui-ci. Cette nappe peut servir à plus d'une génération ; c'est ton ouvrage et un souvenir. Plus tard tu diras à tes enfants que c'est toi qui l'a tissée sur le métier des ancêtres, avec le lin récolté sur le bien paternel. Un tel ouvrage est une leçon de fidélité aux traditions familiales qu'aucune masse d'or ne saurait payer. " — Souhaitons que toutes nos maisons restent comme celle de M. Joseph Paquet un atelier, aux travaux divers, où les jeunes filles, entre le temps de leur scolarité et celui de leur mariage, trouvent l'occupation qui sied à leur sexe. Dieu nous préserve de transformer nos grand'chambres en salon de lecture où nos jeunes filles mollement étendues dans un fauteuil suivront, dans des romans scabreux, les chimères de l'irréel. Instruisons nos filles, oui ; mais apprenons-leur surtout à devenir de bonnes mères de famille qui sachent :

" Former aux bonnes mœurs l'esprit de leurs enfants,
Faire aller leur ménage, avoir l'œil sur leurs gens,
Et régler la dépense avec économie. "

Les femmes de nos arrière-grands-pères ne lisaient point, mais elles vivaient bien,

" Leur ménage était tout leur docte entretien,

Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,

Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles[2] ".

Tous les enfants de M. Joseph Paquet aiment l'agriculture. Comme leur père ils sont actifs et travailleurs intelligents. Aucun d'eux ne songe à quitter le foyer pour émigrer " en Amérique ", ni même " en ville ". Aux tentations de gains chimériques, ils préfèrent les revenus plus sûrs de leurs terres. A l'immobilité du bureau et à la poussière des usines, ils préfèrent l'activité musculaire et l'air pur des champs, facteurs incomparables de santé. Aux attractions séduisantes des villes, au plaisir, au luxe où s'engouffre inconsidérément l'argent péniblement gagné, ils préfèrent le calme et la tranquillité de la maison familiale où l'on se distrait et où l'on chante sans dépenser un sou ni perdre un seul fleuron de sa vertu.

Honneur à ces jeunes gens qui s'emparent du sol. Demain, lorsqu'ils monteront de l'église leur épousée au bras, le père les fera asseoir en face de lui, à la table du festin et, quand on se sera bien réjoui, il se lèvera pour leur dire : " Mes enfants, avec votre père vous avez peiné et travaillé, je vous dois la part des bénéfices. " — Et la bourse tombera dans le plateau aux applaudissements de l'assistance. — " Ce n'est pas tout, continuera la voix grave et émue du père. A chacun de mes fils, je donnerai une terre puisque ainsi le permettent le travail des ancêtres et notre activité

---

2 Molière — Les femmes savantes, acte II, scène VII.

personnelle. A toi, mon aîné, je te lègue la part de choix. Cette maison sera la tienne ; n'oublie pas que trois générations de travailleurs y ont vécu heureuses. Cette terre de Capsa, je t'en établis le maître, c'est le bien sacré acquis par ton arrière grand-père, tu en connais l'étendue et la valeur ; elle est à toi, cultive-là et, un jour. imitant ton père, passe-là, je te l'ordonne, à ton aîné. "

Pareille scène se répétera bientôt dans la maison de M. Joseph Paquet et celui-ci y songe bien. Tenez, qu'il me permette de citer ce simple trait pris sur le vif.

— Par un jour de tempête de neige, le rude travailleur partait la hache sur l'épaule. On l'arrête : —

" — Mais papa, où allez-vous par cette tempête ?

" — Où je vais ? au bois, là-bas.

" — Quoi faire ? je vous prie.

" — Travailler pour l'avenir... Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous que je vais travailler. Il y a là-bas des arbres aux branches trop rapprochées, ils s'étouffent, je veux leur donner plus d'air et de soleil et les mieux faire profiter. "

Et le père partit, bientôt suivi de ses fils.

Dans l'idée de M. Paquet, ces arbres, objets de l'attention de leur propriétaire, seront dans quelques années abattus, sciés au moulin, et les planches serviront à construire une demeure pour un jeune foyer.

Donc, avec M. Paquet, autant de fils, autant de terres. Toutes nos familles de cultivateurs ne peuvent pas offrir à leurs enfants de si belles perspectives. Cependant avec le travail en commun, avec une sage et stricte économie, on arrive, dans une vie

d'homme, à doubler le nombre de ses arpents. Nous osons même ajouter que, lorsqu'un garçon a de la conduite, il est bien proche d'avoir gagné sa terre quand sonne pour lui l'heure d'entrer en ménage. En tout cas, il serait fort souhaitable que tous nos fils de cultivateurs s'établissent au pays. La terre ne leur manquera pas. Puissent-ils ne pas manquer de courage. Les Canadiens resteront encore longtemps des défricheurs. C'est là leur gloire et leur mérite. Jeunes gens, comme vos ancêtres, affrontez la forêt, taillez-y votre bien. Cela vaudra mieux que de vous en aller, les bras balants et le nez au vent, sur tous les chemins qui conduisent aux "États," en quête d'un avenir incertain.

Le plus grand malheur qui pourrait arriver à M. Joseph Paquet serait certainement de voir quelqu'un de ses fils déserter la terre, et c'est pourquoi il fait tout pour les affectionner à leur travail et leur redit sans cesse : " C'est pour vous que je travaille. Je pense sérieusement à votre avenir. " Les fils comprennent le père et serre autour de lui leur rang. Tous, comme leurs aïeux, demanderont à la terre leur pain de chaque jour, et, quand ils seront à leur pièce avec femme et enfants, ils n'oublieront jamais que le bien qu'ils possèdent, ils le doivent à leur père.

Déjà, M. Joseph Paquet a commencé à se dépouiller en faveur de ses enfants. Son aîné est en possession de la maison et de la terre acheté jadis par le grand-père. Ce n'estpas sans un serrement de cœur ni sans verser une larme que le père quitta cette maison de Capsa pour aller résider sur ses autres terres au village Saint-Jean. Là s'élève aujourd'hui une demeure très confortable, construite d'une manière si

hygiénique qu'on la prendrait pour un petit sanatorium tant les pièces y sont spacieuses, et tant l'air pur peut y circuler à volonté et le chaud soleil y darder ses rayons dans tous les coins.

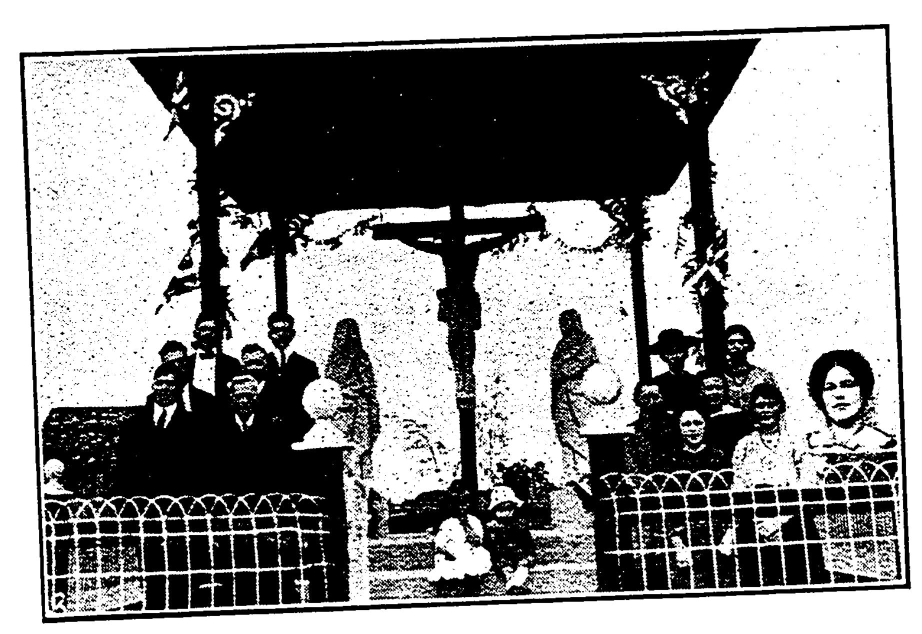
C'est dans cette nouvelle maison que M. Joseph Paquet eut le bonheur de réunir, le 2 septembre 1923, les principaux représentants de la famille, pour adresser au ciel un acte de foi et de reconnaissance. Ce jour-là un superbe calvaire fut érigé, sur le chemin, face à la maison. Le groupe représente le Christ en croix avec, à ses pieds, la Vierge et l'apôtre saint Jean. La croix et les statues reposent sur un piédestal de plusieurs gradins de solide béton, et l'ensemble est recouvert d'une toiture dont le dessin cadre à merveille avec l'architecture du groupe.

Des centaines d'amis entouraient la famille Paquet et le calvaire, lorsque, à trois heures précises arriva Monsieur le curé Elzéar Dionne accompagné de quelques ecclésiastiques venus des paroisses environnantes. La foule se découvre et, recueillie, suit les prières de la bénédiction du monument. Puis elle écoute, l'âme émue, les éloquentes paroles par lesquelles Monsieur le Curé exalte les croix du chemin jalonnant nos routes dans les campagnes canadiennes-françaises. L'orateur reconnaît dans ces signes augustes de notre rédemption la foi profonde des ancêtres et invite l'assistance à les respecter toujours, à les saluer chapeau bas et la prière aux lèvres. En terminant il félicite M. Joseph Paquet d'avoir élevé sur la route Neuville-Pont-Rouge un monument durable dont toute la paroisse est fière.

Après la cérémonie, la foule se pressa au pied du calvaire pour satisfaire sa dévotion et prier le Sauveur

en croix de bénir les chemins, les champs, les bois, la patrie entière avec tous ses enfants.

Cette belle fête se termina par la grande réunion de famille où l'on vit à la même table les représentants



La famille de Joseph Paquet au pied du Calvaire.

des diverses ramifications issues des Paquet de Québec. Félicitons M. Joseph Paquet de les avoir groupés au pied de la croix. La bénédiction qui descend des mains étendues du Christ sera pour tous un gage de prospérité et de salut. Aussi nous ne doutons pas que cette monographie familiale pourra se continuer longtemps encore à la gloire des Paquet.

Puissent ces pages être pour eux un réconfort et un stimulant pour marcher plein d'ardeur et de vaillance sur la trace de leurs aïeux.

L'avenir sera ce qu'on le fait dans le présent

Gloire à ces hommes qui demeurent
Près de la charrue et des boeufs !
Ils sauvent les gloires qui meurent
Dans le passé de nos aïeux...

— B. LAMONTAGNE.

